

4

Jeux-Floraux.

Resp Pp PEB 482/6

DISCOURS,

PAR M. F. DE VILLENEUVE,

*Imprimé dans le Recueil de
l'Académie en 1809.*



A TOULOUSE,

Chez M.-J. DALLES, Imprimeur de l'Académie des
Jeux Floraux.

1809





1810
 The
 of the
 of the



THE
 OF THE
 THE

Varr. sur le Gout (note
ad finem)

(3)



DISCOURS

Prononcé à la Séance publique de l'Académie des Jeux Floraux, le 3 de mai 1809. ,

Par M. FRANÇOIS DE VILLENEUVE, l'un des quarante de l'Académie.

MESSIEURS,

UNE institution qui chaque année ramène au milieu de nous un jour de triomphe pour les arts de l'esprit ; qui, fondée par nos Troubadours il y a six cents ans , ranimée et soutenue depuis trois siècles par les bienfaits de Clémence Isaure , échappée de nos jours à la faux de la destruction , conserve à travers le cours des choses humaines toute l'activité de sa première influence ; une institution qui a précédé de si loin tous les corps littéraires de l'Europe , sans doute a quelques

droits sur l'estime des hommes éclairés ; sans doute elle est un titre de gloire pour le pays qui l'a vu naître et se perpétuer ; et lorsqu'en effet nous voyons de nombreux athlètes accourir des deux bouts de la France au concours de nos Jeux , lorsque nous voyons nos citoyens les plus distingués se presser autour de cette enceinte pour juger du combat et applaudir aux vainqueurs , nous devons penser que nos Jeux ne sont pas sans renommée et nos prix sans honneur , que les fils n'ont point dégénéré de leurs pères , et que Toulouse est encore le séjour des beaux-arts après en avoir été le berceau.

Où , Messieurs , entre les villes qui ont le plus favorisé en Europe les progrès de l'esprit humain , entre les sociétés qui ont su polir par la douceur des lettres la rudesse des peuples nouveaux ; l'Opinion reconnaissante a toujours mis dans un rang élevé Toulouse et son antique Académie ; le passé témoigne de leur gloire ; le présent voit leur constance , et l'avenir , osons l'espérer , honorant peut-être leurs efforts , ne pourra du

moins leur imputer la décadence ni du goût ni des mœurs publiques.

Si nous jettons les yeux sur le passé, nous voyons deux fois jaillir du sein de nos murs le premier rayon de cette civilisation dont la marche progressive a renouvelé la face du monde.

Depuis huit siècles en effet, l'ancienne Europe, enveloppée des ténèbres de la barbarie, était comme ensevelie dans une léthargie profonde. Les lettres, les sciences, les arts avaient jetté leur dernière lueur; les traces des Romains avaient disparu: des mœurs grossières, des idées confuses et bornées, des passions effrénées, des vertus sauvages, une vie morne et sans goût, ni délicatesse, ni réflexion; l'esprit de l'homme faible ou féroce dans les premières classes, stupide et abruti dans les dernières, tel fut long-temps l'état de l'Occitanie, et de la France et de l'Europe entière, quand tout-à-coup la poésie donna le signal du réveil, et réalisa les allégories dont la fable a embelli l'origine des nations. Ces effets merveilleux

qu'on attribue aux accens d'Amphion et d'Orphée , ces transports qu'éprouvèrent les anciens hommes , lorsqu'au milieu de leurs cris tumultueux et bizarres , ils entendirent les premiers accens d'une musique régulière , la Poésie les renouvella dans nos contrées. Au son de la lyre des Troubadours , le Génie des lettres parut accourir , non encore dans la force de l'âge , mais brillant de jeunesse et de joie ; une chaleur inconnue anima les imaginations : les esprits s'émuèrent ; les princes et les chevaliers et les femmes écoutèrent avec ravissement les *tensons* des poètes , et s'étonnèrent de trouver dans l'idiôme informe qui avait succédé à la langue des Romains , tant de naïveté , de finesse et de mélodie.

Le mouvement fut bientôt général dans les états qui partageaient alors le midi de la France. On vit les Troubadours venir en foule aux cours joyeuses et spirituelles de Toulouse , de Provence , de Barcelonne et d'Anjou : Toulouse était leur asile favori ; ils y trouvaient dans nos Pons et nos Raymond

toujours des bienfaiteurs, souvent des juges, quelquefois même des rivaux. La poésie chanta les bienfaits de ces princes, défendit leur cause, pleura leur infortune; et par une réciprocité glorieuse et touchante, si les Troubadours n'eurent point de plus zélés protecteurs que nos anciens Comtes, ceux-ci au comble du malheur n'eurent point d'amis plus fidèles que les Troubadours.

Mais ces étincelles qui brillaient et éclataient de toutes parts, allaient s'évanouir peut-être, s'il ne s'était formé un foyer commun pour les recueillir, pour en accroître la chaleur et allumer dans la nuit qui regnait encore un flambeau vif et durable. Ce foyer, Toulouse le vit paraître dans ses murs; et ce fut là surtout la gloire de nos aïeux; c'est là ce qui peut fonder leurs droits au premier rang de ceux qui ont voulu dissiper la barbarie du moyen âge. Qui ne connaît la société des sept Troubadours; et leur poétique, aimable et merveilleux monument du quatorzième siècle, et l'enthousiasme qu'ils excitèrent; et cette ambassade singulière d'un roi d'Arragon

au roi de France Charles VI pour lui demander une colonie de poètes de Toulouse ? Mais qui ne sourit encore avec complaisance aux formes gracieuses dont ces gentils poètes embellissaient , sans y songer , leurs institutions naissantes ? Leurs idées sont vives et originales ; leurs expressions neuves , riantes , ingénues. Ils nomment leur association *le joyeux consistoire* ; le lieu où ils se rassemblent est un *verger* ; l'art qu'ils enseignent , c'est la *gaie science* ; le premier sujet qu'ils couronnent , est une *Hymne à la Sainte Vierge* ; le prix qu'ils décernent , est déposé sur l'autel du Dieu vivant : ce prix est *une fleur* , et cette fleur est celle qui sert de symbole au mérite modeste ; le sentiment que le triomphe inspire n'est autre chose que *la joie de la violette* : simplicité charmante ! naïves et aimables pensées ! les jeux de l'ancienne Grèce offrent-ils des tableaux qui aient plus de fraîcheur et de grâce ? N'y a-t-il pas encore de la douceur à les rappeler ? Et de même que l'homme atteint des froideurs de l'âge mûr se plaît à considérer quel-

quelquefois les plaisirs et les ris de l'enfance , ne trouvons-nous pas dans ce souvenir de l'ingénuité de nos pères un adoucissement à l'aridité de nos mœurs et à la sécheresse des institutions modernes ?

Ainsi , aux mêmes temps que la chevalerie , autre charme de notre ancienne histoire , excitait les âmes à l'héroïsme , la poésie élevant les esprits à des jouissances d'un ordre nouveau , préparait les voies au bon goût et conséquemment à la saine raison.

Toutefois le temps n'était pas encore venu où la Civilisation , marchant sur les pas de la Poésie , devait surmonter tous les obstacles et obtenir sur la Barbarie un triomphe décisif. De longs malheurs affligèrent nos contrées ; la domination Anglaise avait envahi presque tout le midi de la France ; des guerres s'allumèrent ; Toulouse fut menacée ; le verger des Troubadours fut détruit , leurs jeux furent suspendus. Mais au sein des cruelles discordes , les esprits , frappés une fois du charme des lettres , conservaient de leur fermentation première une chaleur se-

ette qui bientôt , excitée par le souffle d'Isaure , allait se répandre sur notre patrie avec plus d'abondance , allait tout vivifier de ses feux , tout éclairer de sa splendeur. C'est ainsi qu'aux premiers jours du printemps , la Nature animée quelquefois par une chaleur précoce , arrêtée ensuite par une intempérie soudaine , n'attend , pour recouvrer toute son activité , et s'embellir de toute sa parure , que les rayons plus hauts et plus ardens de l'astre des saisons.

Clémence Isaure parut , et Toulouse lui dut l'honneur d'ouvrir une seconde fois la carrière que la barbarie semblait vouloir de nouveau interdire à l'esprit humain. Léon X n'avait pas ceint la tiare ni François I^{er}. le diadème ; Rome vainement fière de ses souvenirs , de ses ruines illustres , ne pouvait consoler encore les beaux-arts en leur montrant Michel - Ange et Raphaël auprès de l'Arioste et du chancre d'Armide ; Amyot ni Montagne n'avaient pas adouci par leurs grâces naïves la rudesse de notre langue ; Malherbe ne l'avait point assouplie aux rè-

gles de la cadence : mais l'invention de l'Imprimerie commençait à multiplier les trésors de l'antiquité ; l'Empire d'Orient venait de tomber , et l'Occident paisible offrait un asile aux Lettres fugitives devant l'islamisme. Le monde littéraire était comme en suspens , ainsi que semble l'être la nature au crépuscule d'une belle matinée. C'est dans l'effort de cette crise , qu'une femme issue , disent les traditions , du sang de nos anciens Comtes , se montre au milieu de nous , donne aux esprits un impulsion vive et soudaine , recherche les traces des anciens Troubadours , vivifie et développe leurs institutions , réveille la poésie , excite l'éloquence , remue et enflamme l'émulation , offre une palme à tous les genres de talens , voit ces palmes glorieuses briguées à l'envi des bords de la Seine à ceux de la Durance et de l'Ebre ; et réunissant la prévoyance à la passion des beaux-arts , couronnant ces merveilles par une munificence inouïe peut-être jusqu'alors , consacre sa fortune entière à assurer aux âges futurs l'éclat des prix qu'elle fonde , et l'hon-

neur des Jeux qui vont illustrer le Capitole. Mais que puis-je dire, Messieurs, à la louange d'Isaure que n'aient dit avant moi et bien mieux que moi, cette foule d'orateurs qui depuis trois siècles payent à sa mémoire un tribut annuel ? Que n'ont pas dit les marbres de son tombeau, les inscriptions, les édits de nos rois, cette statue antique que Louis XV ordonna de placer au Capitole entre celles de nos hommes illustres ? Et que peut-il manquer à sa gloire dans un lieu où par un sentiment généreux et trop rare, chaque année semble ajouter quelque chose à la reconnaissance, où la reconnaissance se juge toujours inférieure au bienfait ?

Mais il est un autre moyen d'honorer la restauratrice de nos Jeux, c'est d'entrer dans ses vues et de perpétuer l'esprit qui les dirigeait. C'est de conserver ce principe de vie dont elle a animé sa patrie ; c'est en un mot de veiller sur la civilisation, et d'écarter à jamais de nous les ténèbres dont les Beaux-arts ont tiré nos ancêtres.

Hélas ! Messieurs, si la barbarie a fui loin

de la France , gardons-nous de nous livrer à une sécurité présomptueuse , dans la confiance que son fatal retour soit impossible. On a trop parlé des vicissitudes humaines , les exemples que le passé en offre sont trop nombreux et trop frappans pour qu'il soit permis d'être inattentif à une époque où sous des apparences flatteuses se découvrent des symptômes effrayans. Eh ! qui n'a souvent contemplé avec terreur la mobilité des scènes du monde ? L'Orient et l'Égypte et la Grèce ont brillé dans leur temps , et leurs cités et leurs sciences ont disparu comme de vaines ombres. L'ancienne Rome a subi à peu-près les mêmes destinées ; la moderne Europe a jetté sous Louis XIV et les derniers Stuard un éclat non moins vif aux yeux de l'imagination , plus pur encore à ceux de la raison ; et maintenant , l'Amérique à son tour attend et hâte l'époque de sa gloire. On dirait que l'histoire se plaît à nous montrer le Génie des lettres , semblable au Phénix de la Fable , passant tour-à-tour de la vie à la mort pour revivre encore en d'autres climats. Le Temps

qui, si j'ose ainsi dire, frappe sur les sociétés avec une action continue, polit d'abord, et puis use, altère, dissout, détruit : tel à peu près qu'un Statuaire dont le ciseau aurait poli un bloc informe, mais qui toujours mécontent de son ouvrage, toujours emporté vers un mieux chimérique, verrait peu à peu sous ses mains capricieuses les plus beaux traits s'évanouir et le marbre lui-même se réduire en poussière. Eh ! que dis-je ? Un long cours de siècles est-il toujours nécessaire ? et n'est-il pas arrivé que le Temps, comme poussé par une fatalité impatiente, ait abrégé les années en précipitant ses terribles destructions ? Nous-mêmes, Messieurs, nous tous ici rassemblés, que n'avons-nous pas vu ? De ce haut point de gloire où le bon goût et le bon sens avaient placé la France pour lui confier en quelque sorte le sceptre du monde moral, par quels degrés rapides étions-nous descendus à ces jours qui, déjà sont assez loin de nous pour appartenir à la postérité : jours signalés par le délire des esprits non moins que par la frénésie ou l'in-

famie des actions : jours où la civilisation fut ramenée aux premiers essais des hordes sauvages : jours où il sembla que la Providence , insultée par l'orgueil , voulut renouveler aux yeux des modernes , l'expérience et la leçon données aux hommes dans les temps de l'antiquité payenne , je veux dire , montrer jusqu'où peut tomber la raison des mortels abandonnée à sa prodigieuse faiblesse ? Alors l'intelligence humaine s'enveloppa d'un voile sombre et ne vit plus que des fantômes. Qui l'eût dit ? Quel subit vertige ! quel chaos dans les idées ! dans le langage quelle hideuse et bizarre difformité ! une démente systématique , des extravagances inouïes , nous les avons vues , et en interrogeant nos souvenirs , à peine aujourd'hui pouvons-nous y croire. (1)

Mais comment le lent ouvrage des siècles a-t-il pu ainsi choir en un moment ? Pleins

(1) Il ne s'est pas écoulé un siècle entre le temps de Racine , Bossuet , Fénelon ; et l'adoration de la Raison , le Calendrier républicain , les exclamations des Clubs , les prénoms Grecs et Romains , les jours complémentaires si étrangement nommés , etc.

de confiance en nos pensées , nous allions pour mettre le comble à l'édifice , et nos mains n'ont plus trouvé qu'un monceau de ruines , et il faut qu'une génération nouvelle , effaçant les vestiges de nos fautes , rassemble les vieux matériaux , recommence l'ouvrage , et le reporte au point où de nouveaux excès peut-être ameneront de nouveaux bouleversemens. Fatigantes et tristes vicissitudes ! les malheureux mortels sont-ils donc ainsi condamnés à aller et venir laborieusement dans une voie sans issue , épuisés de travaux sans terme ? Et de même que l'homme aboutit de l'enfance à la caducité , traversant si vite l'âge de la force ; est-ce à jamais le sort des sociétés humaines d'aller flottant sans cesse à travers aussi quelques heureux et trop courts instans de repos dans la vérité ; d'aller , dis-je , des préjugés aux erreurs , de l'obscurité à l'illusion , de l'ignorance à cette fausse science que caractérisent le vague des opinions et l'esprit de paradoxe ? O , en effet , vanité de nos efforts ! ô trop certaine infirmité de notre nature ! L'homme

ne saurait essayer sa force sans en abuser : s'il veut s'éclairer, il s'éblouit ; et s'il s'élançe vers le but, il le dépasse. Le moment où il gravit sur les hauteurs est celui où, abandonné à sa lassitude, il tombe de chute en chute au fond des précipices. Honneur sans doute, honneur à l'esprit qui doué d'une vraie force, en connaît le terme, et en mesure la portée, qui s'entoure de solides appuis, se maintient sur un juste milieu, sait demeurer, attendre, fléchir où il faut ; et dissipant les prestiges de l'imagination au flambeau de l'expérience, méfiant des nouveautés, attaché aux vérités traditionnelles et constantes, surmonte avec une égale fermeté les témérités du paradoxe ou les faiblesses de l'incertitude ! (1) Mais si tels sont les

(1) Il ne faut pas confondre l'hésitation de l'examen ou le doute méthodique dont Descartes a donné l'exemple et peut-être introduit l'abus, avec l'incertitude, faiblesse d'esprit, comme l'indécision est faiblesse de caractère. L'incertitude en ce sens n'est autre chose que l'incapacité d'apercevoir la vérité ou de lui adhérer fortement. Ce fut un des traits caractéristiques du dix-huitième siècle : jamais on n'eut à la fois le ton plus affirmatif, et l'esprit plus incertain. Tout en dogmatisant sur la littéra-

caractères de la force d'esprit , j'entends de cette droite Raison qui , une en elle-même et comme placée à la partie supérieure de notre intelligence , régit à la fois les lettres , les opinions et les mœurs , où les trouvait-on , à l'époque où commencèrent nos malheurs ? Sont - ils aujourd'hui bien communs ? Et avertis par une dure leçon de nos faux jugemens , réfléchissant sur leurs causes profondes , nous sera-t-il donné de relever les débris que le temps , plus rapide pour nous qu'il ne le fut pour aucun autre peuple , a dans si peu d'années accumulés autour de la génération présente ?

On a reconnu une grande et féconde vérité en observant que nul changement sensible n'affectait la société Politique ou Religieuse sans que la littérature n'en reçût l'empreinte , et , selon le mot hardi de l'observateur , n'en fût l'*expression*. Car il y a unité dans le système du Monde moral ainsi que

ture , la politique , la religion , on ne savait que croire ; on ne le sait guère encore , et pourtant , a dit un écrivain de nos jours , (M. de Bonald , si ma mémoire ne me trompe) *l'esprit n'est fort que de ce qu'il croit.*

dans le Monde matériel ; et cette harmonie divine entre les choses créées , on la retrouve et on l'admire avec ravissement dans la corrélation des parties les plus distinctes. L'État , l'Église et les Lettres doivent marcher de front pour le bonheur de l'espèce humaine : ces trois grandes choses éprouvent les mêmes maux ; les mêmes biens , les mêmes vicissitudes : il est de leur nature d'obéir au même mobile ; ce mobile c'est l'autorité ; et en effet , alors que nous vîmes se remuer au fond des cœurs cette inquiétude innée qui rend l'homme impatient du joug et du frein , l'explosion ébranla tout ensemble et la Littérature et le Sacerdoce et l'Empire. Contre la monarchie s'élevèrent ces turbulentes doctrines sur l'essence de la souveraineté , qui ont coûté tant de larmes à la Grèce curieuse et incessamment agitée , et tant de sang à nous , ses imprudens imitateurs. Alors aussi , et durant tout le cours de ce siècle présomptueux à la fois indécis et chagrin , la Religion reçut de violentes atteintes , soit de ses ennemis , soit de ses propres enfans ; et où

trouver le principe général de ses maux et des nôtres, sinon dans l'aversion des esprits indépendans pour une Autorité supérieure et certaine qui, une fois admise, résout d'abord toutes les difficultés ; qui rejetée livre le monde à d'interminables disputes ? La même indépendance bouleversa la République des Lettres. On secoua le joug des règles ; on dédaigna l'autorité des anciens modèles ; le goût sembla n'être qu'une convention arbitraire ; chacun voulut se frayer des routes nouvelles et marcher dans ses propres voies ; et la même anarchie qui menaçait le corps politique de sa dissolution, frappa la Littérature d'une stérilité peut-être encore subsistante, même après que les contempteurs des traditions antiques sont allés se perdre avec leurs systèmes dans la nuit de la honte et de l'oubli.

Sans doute nos malheurs n'ont pas tous été sans fruit ; et l'expérience a jetté quelque lueur sur des écueils à jamais signalés par tant et de si grands et de si déplorables naufrages. Au milieu des souffrances de l'État, une

main victorieuse s'est ressaisie des connaissances positives, a écarté les chimères, et nous a ramenés par la Monarchie vers les principes fixes de l'ordre social. Au même temps les blasphèmes ont cessé de paraître des jeux divertissans ou des efforts d'esprit : le vide des idées de l'homme a été profondément sondé et reconnu ; des peuples ont été vus assis dans l'amertume sur les débris de leurs autels, et pleurant sans consolation sur les misères de la vie humaine, jusqu'au jour où ces consolations et ces temples ont été rendus à leurs douleurs et ont préparé le retour aux vertus des anciens temps.

Mais dans les Arts où se déploie notre intelligence, dans la Littérature qui réagit si puissamment sur l'état de la société, avons-nous fait des pas aussi marqués vers un meilleur ordre de choses ? Si l'autorité des modèles n'est plus contestée, si le faux-goût n'ose plus s'élever contre les règles consacrées, en est-ce assez pour s'applaudir aujourd'hui de la disposition générale des esprits, pour se confier à la durée de notre civilisation, pour

féliciter notre belle et glorieuse France d'être échappée au sort des contrées où les Beaux-arts ont aussi brillé jadis et ne sont plus ?

C'est avec effroi qu'on s'arrête à ces graves considérations : et cependant comment guérir ses plaies si on n'ose les sonder ? Comment pourra éviter le péril celui qui n'ose l'envisager , et qui dans son effroi ne fait qu'en détourner sa tête ?

Si donc nous voulons mettre dans la balance les raisons d'espérer et les motifs de craindre , où trouvons-nous d'abord nos plus solides espérances ? Je vois l'Imprimerie , ce depositaire incorruptible , et , ce semble , immortel des connaissances humaines , et dont la seule existence établit d'abord entre nous et les siècles anciens un immense intervalle. Je vois les fortes digues qu'un puissant Génie oppose à l'invasion de l'ignorance ; je vois les Arts libéraux s'étendre et s'élever au lieu de décroître ; je vois enfin les Sciences physiques agrandissant leur sphère de jour en jour ; et bien qu'elles n'aient point par leur nature même d'utile effet sur les

mœurs publiques , toutefois elles doivent tenir l'esprit en action , l'obliger à se replier sur lui-même , et à développer ses forces dans l'investigation des corps soumis à leur analyse. Mais d'autre part , que servira l'Impression si le mauvais goût en dédaigne et enfouit les plus précieux trésors ? Les institutions les plus fortes des plus sages Législateurs n'ont-elles pas souvent succombé à l'ascendant des mœurs contraires ? L'amour excessif de certains Arts n'a-t-il pas toujours plus accéléré que différé la perte des nations ? Enfin que serait un peuple réduit par l'abandon des études morales à l'aridité des Sciences physiques ? Et celles-ci elles-mêmes ne sont-elles pas liées aux autres ? Ne seraient-elles pas entraînées dans une ruine commune ?

Ainsi pourraient s'évanouir nos espérances , si d'ailleurs nos craintes sont fondées , si nous laissons , imprudens ! se développer les symptômes menaçans de notre catastrophe. Eh ! à quels yeux ces tristes symptômes ne sont-ils pas présens ? N'entrons point ici

dans le détail de nos maux ; n'examinons pas les caprices de nos goûts , et écartons une indiscrete censure. Mais à ne considérer que les effets généraux , si l'on dédaigne aujourd'hui de donner aux Lettres de grandes et solides études , si le talent , au lieu de jeter de fortes racines , ne s'élève que comme un arbrisseau grêle et infructueux ; si le Génie lui-même avorte constamment dans ses productions ; si le travail est bientôt une fatigue pour les auteurs et l'attention un travail pour les lecteurs ; si l'Histoire , si la Morale elle-même sont réduites dans leur délaissement à voiler leurs physionomies sérieuses et à emprunter , pour flatter un instant nos oreilles , la voix molle et équivoque , quelquefois indécente de la fiction ; si l'érudition est plus rare de jour en jour ; si dans les écrits nouveaux la pensée est en général confuse , outrée ou incomplète , le style pénible ou énervé , les opinions vagues et indécises , ah ! il faut l'avouer , ce ne sont-là ni cette verve de jeunesse , ni ces traits mâles et nerveux d'âge viril qui promettent aux nations

lettrées de longues et florissantes destinées :

Et observez déjà qu'au fond les arts de l'esprit n'inspirent qu'un faible intérêt, disons-le, ne donnent qu'une faible gloire, tandis que les arts qui frappent les sens et les sciences qui traitent d'objets sensibles, unis en quelque sorte par une cause commune à des mœurs dégénérées, s'avancent d'un pas égal, rapide et triomphant vers la fortune et la renommée. Voyez aussi combien est vive l'avidité des sensations, combien au contraire la satiété des beautés intellectuelles et dignes de la contemplation, est générale lorsqu'elles n'offrent pas l'attrait de la nouveauté, et surtout la singularité du paradoxe. Mais encore n'est-ce pas un caractère saillant de nos mœurs présentes, qu'une sorte d'indifférence presque unanime pour ce qui est vrai, exact et réel dans l'ordre moral : indifférence qui appliquée aux faits éclatans comme aux choses communes, amortit l'intérêt, ôte à la persuasion sa douceur, à la conviction sa force, prête les mêmes apparences à la fausseté et à la franchise, ne s'émeut pas même en faveur

de la vraisemblance impunément outragée ? Qu'est devenue l'opinion publique , autrefois inflammable et frivole , maintenant morne et froidement neutre entre le bien et le mal , blâmant et honorant si peu de choses , sans haine vigoureuse contre le vice ou l'erreur , sans ressort , sans croyance , sans applaudissement pour le mérite , la gloire ou de rares vertus. Chose singulière ! il semble qu'on dédaigne à la fois et la vérité et l'imposture. Le cœur n'a plus d'admiration vive , réelle ; et en même-temps l'imagination fatiguée ne veut plus de ces illusions qui , souvent dangereuses , souvent aussi douces et aimables enchantaient jadis le monde , la littérature et la société. Des illusions ! Je ne sais si l'adolescence elle-même a conservé les siennes , si elle n'est déjà en proie au doute et au dégoût : Tous les âges de la vie , hélas ! jusqu'à l'enfance peut-être , péniblement hâtés de jour en jour par une expérience prématurée mais communément exagérée et mal comprise , se dessèchent dans cette précocité malheureuse , ainsi que le fruit déjà

formé et la fleur à peine naissante sont abattus ou flétris par les grêles du printemps, Le ton général est moins léger, et plus morose qu'avant nos désastres ; n'est-il pas plus futile encore ? moins frondeur sans doute, n'est-il pas mou et insouciant ? l'impartialité dont quelques-uns s'honorent est-elle en effet bien souvent autre chose que l'insouciance elle-même ? et à voir ainsi prendre une infirmité pour un effort, (car l'impartialité ou, pour mieux dire, la modération est un acte de vigueur, et l'insouciance est une nullité,) à voir donc si étrangement défigurer un des plus nobles attributs de la Raison supérieure, un signe éclatant de son empire sur les opinions vulgaires, ne croit-on pas entendre des vieillards qui, touchant aux derniers termes de la vie, attribueraient à une haute sagesse l'impuissance de leurs vieux ans ?

Au fond notre esprit vuide et mobile, croit, nie, affirme, change, trompe les autres ou s'abuse soi-même avec autant de facilité et de hardiesse que d'indifférence. Dans nos sentimens, nos actions, nos discours,

nos livres, nos compositions dramatiques, nos arts, nos sciences même, ou du moins dans leurs fastueuses promesses se montre je ne sais quoi de factice et de mensonger qui fatigue, n'étonne plus, et détruit peu à peu toute foi au langage des hommes. Une sorte de mouvement lâche et vague, portant la foule des esprits à travers mille sentiers confus, les mène incessamment et toujours dégoûtés, toujours détachés, toujours las, du vrai au faux, de l'exagération à la négligence, du bon au mauvais goût, des choses anciennes qui s'usent aux nouveautés qui s'oublient, leur rend fastidieuse la curiosité même, les tient tour-à-tour dans une agitation sans but ou dans une langueur sans repos : semblables à ces vents divers et faibles qui livrent les vagues de la mer à des ondulations immenses où l'œil ne trouve ni l'agrément du calme ni les beautés de la tempête.

A considérer d'une vue philosophique cette perplexité et ce mal-aise de l'esprit humain, on croit voir un voyageur égaré et exténué dans les sables du désert ; ou un homme qui

long-temps comblé des dons de l'opulence , rassasié enfin des douceurs de la vie , cherche un plaisir nouveau , le goûte et le rebute , et va vers un autre , et tout en s'y traînant , retombe sur lui même de tout l'appesantissement de ses facultés abattues , dans les tristesses d'un ennui profond et incurable jusqu'au terme de l'existence même. Oh ! combien nos fatales révolutions ont elles glacé de cœurs , dénaturé d'idées , tari d'honorables affections ? et pour n'en citer qu'un exemple voyez s'il n'a pas bien perdu de son effet sur les cœurs , ce doux sentiment qu'on ose à peine appeler de son nom , le patriotisme , mot qui semble n'être plus de notre langue parce qu'en nos jours de malheur il fut trop l'indigne et odieux prétexte des passions , et pourtant vertu grande et nécessaire , l'une des dernières qui s'éteigne chez les nations corrompues ? voyez surtout , et l'on peut le dire avec vérité , sans acception injuste des âges passés , ni détraction exagérée des temps où nous sommes , voyez les ravages croissans de la cupidité ; voyez-la devenir aujourd'hui

le mobile presque unique des molles passions qui nous restent , attenter sur l'honneur jusqu'au sein des professions les plus nobles , le remplacer dans l'estime des hommes , et paraître audacieusement la mesure abjecte des choses de la vie : à tant d'effets aussi profonds que déplorables , à tant de signes de dépression dans le cœur , dans la volonté , dans l'intelligence , peut-on ne pas reconnaître un affaiblissement de l'ame humaine , et , si j'ose ainsi dire , comme un relâchement , comme une détente des plus nobles ressorts qui la font mouvoir ? Mais cette mollesse intérieure , cette débilité , cet épuisement , ne sont-ils pas les indices précurseurs de la destruction ? Et n'est-ce pas sous un pareil affaissement que languissait et se trainait dès le règne de Trajan l'Empire dont les barbares allaient consommer la ruine ?

Ce n'est pas , Messieurs , qu'à moins de ces catastrophes prodigieuses dont l'époque et les moyens sont le secret de la Sagesse éternelle , nous devons redouter cette barbarie absolue qui , après l'irruption des peuples du Nord ,

se répandit comme une nuit profonde sur le monde romain. Mais entre l'âge viril et la mort, il est un état de caducité misérable où l'homme, éteint déjà dans la part la plus noble de son être, adhérant encore à la vie par des liens de jour en jour plus fragiles, s'use et se consume et va s'évanouir comme une vapeur qui s'exhale. Il doit en être ainsi des sociétés modernes; il doit exister pour elles un intervalle entre la maturité et la dissolution. Non, rien ne signale à nos regards inquiets la perte des arts mécaniques, des sciences mathématiques ni *naturelles* (1), ni de certains arts libéraux, objets actuels de la prédilection publique. Mais ces derniers arts ne sont après tout qu'une parure, et peuvent ressembler aux vains ornemens d'une beauté que les ans ont détruite : et puis, est-ce en ces choses que consiste notre civilisation ? La société n'est-elle qu'un assemblage d'êtres ou d'effets physiques ? Elle aussi, n'a-t-elle pas une ame ? et n'est-ce pas là proprement

(1) Voyez à la fin du Discours la note sur les Sciences naturelles.

sa vie , sa grandeur , son immortalité ? Nos neveux seraient-ils civilisés , si (veuille le suprême arbitre des empires éloigner de nous ce funeste présage !) si tout ce qu'il y a de moral et de plus beau dans l'homme , tout ce qui est généreux , élevé , héroïque , disparaissait du milieu d'eux avec la profession des doctrines et la culture des lettres qui en développent le germe , et qui , dès l'enfance , en inculquent l'amour au fond de notre être ? Non , il n'y aurait point encore de barbarie sauvage , mais un froid mortel dans les ames , plus de devoirs certains , plus de liens affectueux , plus de charme dans la vie , plus de transport pour la vérité ni d'élan vers la vertu . Ces célestes vertus , la piété , la grandeur d'ame , la miséricorde , la reconnaissance , l'amour de ses semblables , le dévouement à sa foi et à sa patrie ; ces vertus qui peuvent sans danger s'élever jusqu'à l'enthousiasme , qui seules donnent à un peuple un caractère de grandeur , qui font briller sur le front de l'homme privé comme un rayon de majesté , et répandent un air de noblesse jusques sur
le

le vice obligé d'en revêtir les apparences ; toutes ces fortes et hautes affections de notre nature céderaient à l'égoïsme de jour en jour plus concentré ; et en même-temps , notre esprit desséché par les calculs , aurait perdu ce goût exquis , fleur délicate de la civilisation , qui conserve la pureté dans le langage , la grace ou la convenance dans le discours , l'élégance dans les manières , la douceur dans le commerce entre les hommes , ce goût qui fit de la nation française l'excellence et le modèle des nations.

Oh ! arrêtons-nous , il en est temps encore , sur le penchant de notre décadence. Rassemblons toutes nos forces ; remontons vers ces principes élevés d'où émanent les sources pures du beau et du bien , ainsi que des cimes les plus hautes découlent les limpides eaux qui vont répandre la fertilité. Que les corps littéraires (ils ont des torts à réparer) donnent l'exemple , montrent la route , non une route nouvelle , mais celle qu'ont applanie nos grands-hommes sur les traces de l'antiquité : et qu'appelés à exercer comme un

ministère dans la république des lettres, j'ai presque dit investis d'une magistrature, ces corps illustres, liguant leurs efforts, soient les appuis inébranlables du goût, des mœurs et des saines doctrines. Alors tout ne sera pas perdu; alors aussi nos temps ne seront point les derniers temps (1); et la mémoire des

(1) S'il peut être utile d'indiquer ce qui est à faire, il est juste aussi de reconnaître ce qu'on a fait. L'on ne saurait nier que depuis dix ans la Raison en général, le Goût en particulier n'aient reconquis du terrain: d'excellens morceaux de critique ont été publiés dans les écrits périodiques, et n'ont pas peu contribué à contenir les opinions fausses et à ramener les idées saines; les études classiques ont repris de la faveur; l'utilité des langues mortes n'est plus un problème; entre les Sciences où l'on ne saurait exceller sans l'usage approfondi de ces langues, la Médecine et surtout la Jurisprudence, ont été cultivées avec ardeur et non sans succès: la nécessité d'une profession utile et honnête sauve ces Sciences de l'abandon. La Métaphysique a été creusée par un des plus forts Penseurs de ce temps-ci, et l'on peut dire, qu'en s'y hasardant quelquefois, il y a fait des découvertes. Mais la haute-Théologie, principe de tant de connaissances et aliment de tant de réflexions, la Logique, la Philosophie morale et politique, l'Histoire même ne poussent que quelques jets dont la plupart sont dignes à peine d'être aperçus.

Raison
Goût
critique
Etudes classiques
Langues mortes
Sciences
Médecine
Jurisprudence
Sciences
Métaphysique
Théologie
Logique
Philosophie
Histoire

pères sera encore chère et honorable aux yeux de nos enfans.

Et vous jeunes Orateurs , vous jeunes Poètes , vous tous qui aspirez à la gloire par les travaux de l'esprit , croyez qu'il n'est qu'une gloire vraie , digne objet de vos généreux désirs : fuyez ce qui n'en est que le fantôme ; fuyez les guides modernes qui vous égarent ; et sans être éblouis par des lueurs fugitives , abandonnez leurs voies courtes et faciles , mais trompeuses. De longues et fortes études , les modèles consacrés par le respect des âges , l'observation , la méditation lente , le bons sens , la méfiance de soi-même ,

Nos Tribunes et notre Barreau ont entendu quelques discours éloquens : la Chaire est muette encore. La Poésie a perdu peut-être quelque chose de son afféterie , mais ses compositions sont en général sans originalité , sans verve soutenue , imparfaites par défaut de travail , presque toutes d'ailleurs plus ou moins jettées au moule de ce qu'on a droit d'appeller l'*Ecole moderne*. En un mot les efforts ne sont que partiels : quelques branches reverdisent ; le tronc souffre toujours. Voilà ce qu'il est vrai et bon d'observer , afin de remonter au principe du mal qui peut bien n'être pas incurable , puisque , il faut le dire aussi , depuis quelques années ses progrès se sont ralentis.

*Tribune
Barreau
Chaire
Poésie
Ecole moderne*

voilà les premiers moyens de succès durables. Croyez que le goût a ses règles immuables au de là et en de çà desquelles il n'est que déceptions, caprice et vanité. Non, le bon goût n'est point arbitraire (1); il n'est pas de tel siècle et de tel peuple; il dérive de la nature elle-même et du fond le plus pur de nos idées; il exprime les beautés généralement senties, et non les fantaisies particulières; apperçu, reconnu et non pas inventé par les Grecs, les Romains, les Français, le même aux yeux de tous les peuples polis, il n'est que la fine expression, que la plus juste mesure des rapports intellectuels qu'établissent l'ordre et les convenances. Le respect des bienséances, l'amour de l'ordre s'attachent donc par des fils déliés, mais réels à l'observation des lois du goût; et c'est ainsi qu'on retrouve l'accord des talens et des vertus, et qu'on est par tout ramené à la belle unité du monde moral.

Fidèles à ces lois sublimes, ô vous à qui la Providence a dispensé les dons de l'esprit,

(1) Voyez la note sur le goût, à la fin du Discours.

Règle du
Goût

ind
Goût

sachez donc que le succès dépend aussi des qualités de l'ame. *Penser bien et bien dire, l'homme de bien habile à parler*: (1) telle est la noble définition que les anciens ont donnée de l'orateur et qu'à toujours vérifiée l'exemple des modernes. C'est dans l'ame qu'est le foyer de l'éloquence, comme aussi c'est l'usage des talens qui fait leur mérite, et tout homme est comptable de leur usage au bonheur et à la tranquillité de son espèce et surtout de sa Patrie. Eh! que serait l'éloquence si elle n'avait d'autre objet que d'arrondir des périodes, si elle ne servait qu'à repaître la vanité de choses vaines elles-mêmes? Pourquoi ces Académies, ces Fêtes annuelles, ces honneurs, ces pompeuses solennités? n'est-ce que pour ouïr des sons retentissans? Et quel homme sensé voudrait s'occuper d'oiseux discours, si la parole n'était le véhicule de pensées utiles ou l'expression de sentimens généreux?

Puissent donc la Poésie remonter à sa céleste origine, l'Éloquence remplir dans toute

(1) *Vir bonus, dicendi peritus.*

sein comme des fruits propres de son climat ,
 si son antique Académie veille sous ses aus-
 pices à en féconder le germe , à en diriger la
 sève , à en vivifier la culture ; si toutes deux
 ainsi , portées par la reconnaissance des hom-
 mes , s'élèvent à une gloire qui leur serait
 commune , à une gloire dont aucune tache
 ne ternirait la splendeur ! que mes vœux
 soient entendus , ces vœux prononcés d'une
 voix trop faible , il est vrai , mais qui pour-
 tant s'anime de l'amour de la Patrie commune
 et surtout de l'affection au pays où reposent
 les os de nos pères , et j'aurai payé ma dette
 aux bienfaits de Clémence Isaure ; j'aurai cé-
 lébré dignement sa Fête , et celle des lettres ,
 et les louanges et les honneurs dès long-temps
 dûs à notre noble Cité.

Note sur les Sciences dites NATURELLES.

(1) Le terme de *Sciences naturelles*, tel qu'il est entendu aujourd'hui, me paraît fort peu juste, parce qu'il est exclusif. *Matérielles* serait peut-être le mot propre, en ce sens qui signifie les combinaisons ou propriétés de la matière. Mais l'usage a, ce semble, restreint la dénomination de *naturelles* aux Sciences dont la *nature Physique* est le sujet : usurpation étrange, il faut l'avouer ! les Sciences qui traitent de la *nature morale*, qui enseignent à l'homme les rapports essentiels de son être, et ses devoirs envers son Auteur, envers lui-même, envers la société, sont assurément aussi *naturelles* que les autres. Car nous n'en sommes plus à appeler l'état *sauvage*, état de *nature*. Nous convenons (je n'aperçois plus du moins les partisans du système opposé) ; nous convenons, dis-je, que l'homme est destiné par la Nature, parlons clairement, par Dieu, à l'état de société : condition nécessaire à son existence, sinon comme individu, au moins comme espèce. Donc les Sciences qui, je ne dirai pas perfectionnent, mais forment même et développent essentiellement cet état naturel, les Sciences qui unissent les hommes par le doux lien des vertus comme les autres les attachent par la chaîne des besoins, qui inspirent au genre-humain le goût de l'ordre et des affections mutuelles comme les autres s'occupent à accroître ses forces physiques et à multiplier les commodités de la vie, ces Sciences, on peut le dire, sont, plus même que leurs émules, propres et nécessaires à la

nature de l'homme : elles sont excellentement les Sciences naturelles.

Cette gradation entre les Sciences a été méconnue dans le dix-huitième siècle : si elle est un peu moins contestée aujourd'hui , il s'en faut pourtant bien encore que les rangs soient fixés. On dirait que Dieu et le cœur de l'homme nous importent moins à connaître que les élémens de notre globe. Un voyageur moderne donnera bien plus d'attention aux animaux , aux métaux , aux plantes qu'aux peuples ; il en donnera plus aux usages domestiques de l'homme qu'à ses mœurs et son culte. Une prédilection décidée nous porte vers ce qui est extérieur et sensible : elle se manifeste en toute chose. Elle nous éloigne de nous-mêmes et de nos plus chers intérêts. Quelle différence entre les siècles , entre les idées ! lorsqu'on se place par la réflexion entre les deux termes de la Philosophie , l'ancienne et la moderne , on voit les Anciens appliquer toutes les forces de leur raison , hélas ! alors dénuée de guide et d'appui , à étudier l'Auteur de l'Univers , le souverain bien , l'homme et ses passions. Ainsi s'élevaient vers les hautes pensées Pythagore , Socrate , Platon , Cicéron même. Mais la Philosophie moderne , c'est-à-dire l'opinion dominante parmi les savans , paraît suivre de nos jours une direction toute opposée. Fatiguée sans doute de ses erreurs dans l'ordre moral , il semble qu'elle veuille se restreindre à étudier les propriétés de la matière , elle pourtant qui n'a qu'à lever les yeux pour voir devant elle le flambeau du Christianisme ; elle qui a vu monter si haut , dans des sphères différentes , il est vrai , mais tous éclairés de cette lumière , et s'appliquant tous à

Sciences

Philosophie
ancienne

Philosophie
moderne

en haut en face

la connaître, Bacon et Newton, Pascal, et Bossuet et Euler.

Point d'exclusion, sans doute. Mais joignons les deux extrêmes par la Philosophie Chrétienne qui en effet s'applique à nos corps et à nos esprits, qui d'une main nous trace nos devoirs, de l'autre livre le globe à nos besoins ou à notre admiration; qui nous donnant la plus haute idée de notre *nature*, reconnaît comme *naturelles* toutes les Sciences qui la perfectionnent, mais qui pourtant s'occupe encore plus de l'intérieur que des dehors de l'édifice, plus du maître et de son bonheur essentiel que des serviteurs et de leurs habitudes, et qui par conséquent établit entre les Sciences le rang que l'ordre exige, l'ordre premier besoin des sociétés humaines.

Note sur le GOUT.

Le Goût n'est autre chose, ce me semble, que la *Raison appliquée à la Littérature*: définition pourtant que je n'oserais donner comme incontestable, mais qui me paraît exacte et abondante en résultats.

Lorsqu'en effet la Raison voit clairement les objets, elle découvre aussi les rapports qui les unissent, et le Goût exprime ces rapports.

Souvent ces rapports sont d'une ténuité extrême qui les rend presque imperceptibles. La *sagacité* qui les aperçoit constitue soit la *force du Génie*, soit la *finesse du Goût*; ainsi que la *justesse qui les exprime fait la perfection de l'écrivain*.

La *Raison* étant commune à tous les hommes, le *Goût* devra être le même et semblable chez toutes les nations. Il est ainsi, on peut le dire. A la vérité les habitudes et

les mœurs propres à un peuple , les idées ou les passions dominantes d'un siècle , modifiant les impressions de tout genre , peuvent en imposer à ce siècle ou ce Peuple , sur la proportion des rapports entre les choses ou les personnes , peuvent les induire à exalter l'ouvrage où ces rapports sont faux , et méconnaître celui où ils sont saisis avec justesse. C'est qu'alors les passions du lieu ou du moment égarent ou abusent la Raison : et comment cela n'arriverait-il pas ? La Raison sans cesse aux prises avec nos passions et si souvent leur dupe dans la conduite de la vie , ne doit-elle pas être aussi leur jouet dans les opérations de l'esprit ? Mais la différence de son action à ce dernier égard , c'est que tôt ou tard elle prend le dessus et fait entendre sa voix. Il existe dans l'espèce humaine considérée en un seul être par abstraction des temps et des lieux , il existe comme une Raison générale et suprême , une conscience , un instinct infallible qui dans l'ordre moral distingue en leur essence le vice de la vertu ; qui dans l'ordre intellectuel ne se trompe à la longue ni sur les beautés ni sur les défauts , quelques fins et déliés qu'ils soient les uns et les autres. Ce jugement est ce que je nomme le Goût : c'est d'après lui que sont formées les règles de la littérature ; il en a été et il en est le Type essentiel , immuable. Le goût est donc le fidèle interprète de la Raison ; et cette Raison elle-même , dominatrice des temps et des lieux , oserai-je la concevoir , ou du moins la représenter , dans le sublime langage de Platon , comme en quelque sorte l'ame du Monde moral : ame non pareille à celle que les Anciens dans leurs idées confuses attribuaient à l'univers physique ,

Influence
 sur le Goût

mais émanée de la Divinité même et réellement faite à son image ?

Toujours est-il vrai qu'il n'y a de beau avec certitude que les beautés consacrées par le Goût général. Il faut que les jugemens d'un peuple aient le suffrage des autres peuples, et que les opinions des contemporains aient subi l'examen de la postérité. Alors seulement tout est dans l'ordre, et la vérité est satisfaite.

Shakespear est admiré des Anglais, non pas uniquement par des traits de Génie qui frappant tous les hommes, sont dans la classe des beautés générales, mais aussi pour ses tableaux de mœurs ignobles ou familières qui plaisent à la nation Anglaise. Le Poème de Klopstock est vanté par les Allemands. Ronsard et Thomas ont été applaudis dans leurs siècles. Athalie a été d'abord dédaignée; et plus tard on a préféré encore le ton de Mahomet au sublime de Joad. Tout cela demeure circonscrit dans les bornes étroites d'un temps ou d'un pays. Mais Platon et Bossuet, mais Sophocle, Virgile et Racine seront l'étonnement ou le charme de tous les pays et de tous les âges.

L'identité du Goût et de la Raison mène à des conséquences plus étendues. Lorsque le Goût devient faux chez un peuple, c'est que sa Raison se trouble; et cette maladie de la Raison doit bientôt se rendre sensible dans les idées politiques et religieuses que la Raison indique et détermine. Quand le son perd de sa pureté, c'est que l'instrument a perdu de sa justesse: quand un ruisseau tarit, ou se corrompt, c'est que la source a cessé d'être abondante ou pure, et en même-temps tous les ruisseaux

qui, dérivant d'elle, suivaient des cours opposés, participent aux mêmes accidens. Ils sont tous avec elle et par elle abondans ou desséchés, corrompus ou limpides.

L'exemple des anciens ne saurait, ce me semble, infirmer cette induction. Ils ont eu à la vérité, un goût exquis en littérature, et des idées bien absurdes en religion, bien funestes ou du moins bien incomplètes en politique. Ce sont toujours les passions qui expliquent cette différence. Des passions désordonnées et constamment soulevées semblaient mettre un nuage devant leur raison, à l'égard de ces deux vastes genres de rapports; tandis que libre et dégagée, elle atteignait d'une vue perçante, comme à travers un air pur, jusqu'aux plus délicates nuances des arts de l'imagination.

Si ces idées (qu'au surplus j'énonce en hésitant, abusé peut-être par l'amour des vérités simples, des principes uniques et primitifs), si, dis-je, ces idées sont bonnes et vraies, on voit qu'en effet nous avons droit de regarder le demi siècle qui compose le règne de Louis XIV comme la plus belle époque de l'histoire des hommes. Alors la Raison put déployer toutes ses facultés : un accord parfait régla vers le même but, vers la perfection de notre espèce, et la Littérature dont la pensée fut toujours pure, l'expression communément noble, fine et juste; et la Monarchie qui fut grande et forte sans être absolue, et la Religion qui se montra puissante en œuvres et en parole, soumise avec dignité et éclairée sans insubordination. J'omet les abus : car lorsqu'on est homme, il ne faut pas prétendre au delà de l'humanité.

Gardons-nous au reste de confondre le goût *imparfait*

avec le goût *faux*. Le goût est imparfait dans les sociétés naissantes, auxquelles le génie n'a pas encore montré sa manière de donner aux choses leur juste mesure. La ressource alors existe dans le développement progressif et naturel de ces sociétés. Mais il est *faux* chez les peuples vieilliss qui possesseurs de bons et de mauvais modèles, entre ces deux termes de comparaison, donnent une préférence vive et constante aux derniers. Qu'espérer dans ce cas ! Le principe de vie est attaqué ; la nature est défaillante. C'est ainsi que les écarts du jeune homme ne sont point sans espérance, tandis que les excès de la vieillesse n'ont ordinairement de terme et de remède que la mort.

Le goût *imparfait* tend vers le mieux : le goût *faux*, considéré d'après le principe ci-dessus, comme *Maladie* ou *Infirmité de la Raison*, présage, quand il est général, une catastrophe dans l'état et la Religion.

Le développement complet de cette dernière idée me conduirait beaucoup trop loin, et ce n'en est ici le lieu ni l'objet. Je sens d'ailleurs ce qu'une pareille proposition renferme d'abstrus, de problématique, et de sujet à exceptions. Elle est au fond d'une grande importance, puisque, si le principe est vrai, il fournit à l'observation un nouvel et sûr indice pour discerner l'état actuel d'un peuple, et le ramener, quand il en est temps, au repos et au bonheur. On peut dire à ce sujet que la révolution française est pleine de vérités. Lorsqu'elle devient l'objet d'une réflexion attentive, sous quelque rapport qu'on l'examine, moral, politique, littéraire, on est surpris de sa fécondité en pensées importantes, pensées trop

souvent tristes pour nous-mêmes , mais qui peuvent servir aux hommes à venir , si jamais l'expérience étouffe la voix des passions. Parmi ces vérités , il en est de neuves , et cela doit être , car nos malheurs et leurs causes ont été sans exemple. Mais pour démêler , ou produire au grand jour , et porter jusqu'à la conviction ces vérités nouvelles et profondes , celle par exemple qui , voyant les maux et les biens , dans une source commune , présente la dépravation du goût chez un peuple comme symptôme d'un désordre actuel ou prochain dans son état religieux et politique , pour discuter de pareilles questions et les réduire en principes absolus , il faudrait la tête et la plume d'un homme dont le nom commence à faire autorité , dont les écrits annoncent un ame élevée et un esprit perçant , à qui le fond des réflexions précédentes appartient déjà , à qui nous devons beaucoup d'autres aperçus neufs , étendus et qui paraissent justes : M. de Bonald peut sans présomption s'élaner au loin dans la région des vérités abstraites. Pour moi bornant mon essor d'après mes forces et les excédant peut-être , j'aurais seulement voulu montrer que la littérature n'est point arbitraire ; et pour atteindre à cette vérité , j'ai essayé de découvrir dans la nature même de notre esprit les principes de ce jugement délicat et subtil , que nous appellons Goût : terrain léger et mouvant qu'il eût peut-être mieux valu esleurer que creuser , parce qu'après tout il est naturel au goût d'être plus senti que discuté.

F I N.